

# UN SANCTUAIRE DE SOURCE À VIDAUBAN<sup>1</sup>

Daniel BRENTCHALOFF

Plutôt discrète et avenante dans son cadre champêtre, la petite église rurale Saint-Lambert d'Astros intrigue par sa situation. Dans le centre-Var, à environ trois km à l'ouest du village de Vidauban, elle en est séparée par le cours sinueux du fleuve Argens. Au pied de la colline boisée du Fort des Moures (alt. 197 m), on la découvre sur la rive gauche du fleuve, à moins de 250 m de la berge et à peine plus d'un km des ruines du pont romain de la *via Voconia* (fig. 1). À la même distance vers le nord-nord-est, se trouve le plus proche habitat : celui du Vieux-Château d'Astros, *bastida de Strols* en 1274, rénové en 1637.



Fig. 1 – L'église Saint-Lambert d'Astros

Comme c'est le cas pour beaucoup d'autres édifices religieux, plus ou moins ruinés, perdus dans la campagne, sur le bord d'un chemin rustique ou en plein bois, l'isolement de notre église Saint-Lambert doit trouver une explication physique et historique.

Un premier éclairage, partiel mais précieux, témoigne pour l'époque moderne de l'identité et de la vocation culturelle du lieu. Abrisée par un porche voûté, une plaque de marbre au-dessus de l'entrée porte une dédicace gravée de six lignes<sup>2</sup> :



1 NDLR : Cet article a fait l'objet d'une première publication par le Cercle d'histoire et d'archéologie des Alpes-Maritimes dans *Archéam*, 2017, 23, p. 94-100.

Dans cette nouvelle présentation le texte est inchangé mais les photographies ont été refaites. J'adresse mes vifs remerciements à madame Victoria Tarridec (Communication Château d'Astros) qui m'a accompagné dans cette opération (D. Hainaut).

2 Le texte de l'inscription est reproduit une première fois par Laflotte 1921, p. 23, qui introduit quatre fautes dans sa copie et n'en donne pas la traduction.

D. LAMBERTO PATRONO OPTIMO  
 F. ANSELMVS DE CAYS NICIENSIS S. IOAN. HIEROS.  
 EQ. COMMED. NOVVM HOC SACELLVM  
 MEDICIS AQVIS DIVINITVS EXORNATVM  
 VETERI COLLABENTI SUBSTITVENS A FVNDAMETIS  
 EREXIT ANNO M. DC. XCI.

« AU SEIGNEUR LAMBERT TRÈS BON PATRON, Frère Anselme de Cays de Nice, Chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, Commandeur, a érigé cette chapelle neuve aux eaux salutaires par volonté divine, embellie en remplacement d'anciennes ruines depuis ses fondations. L'an 1691 ».

À propos d'Anselme de Cays ou Caïs, une recherche de Luc F. Thevenon, bien documentée depuis P. Gioffredo (1658) et avec le dossier AOM-2521 de la bibliothèque de Malte, nous fait connaître deux homonymes dans le XVII<sup>e</sup> siècle : l'un est Arlésien, reçu dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en 1637 ; l'autre, fils de Jean-François Cays, 1<sup>er</sup> syndic de Nice la même année, sera commandeur d'Argenteins à Nérac (Lot-et-Garonne) de 1701 à 1707. Un frère Anselme de Cays trouvera sa sépulture à Malte dans la co-cathédrale Saint-Jean de La Valette. La pierre tombale étant datée de 1710, c'est, sans certitude, celle du second qui se dit *Niciensis* sur la dédicace de 1691 (fig. 3).



**Fig. 3 – Chapelle Saint-Lambert d'Astros. Croix de Malte en marqueterie de marbres sur le devant d'autel**

Le petit sanctuaire (*sacellum*, de *sacrum*, sacré) est dédié à saint Lambert, deuxième du nom. Originaire de Bauduen (Var), après une retraite monastique à l'abbaye Saint-Honorat de Lérins, évêque de Vence, il sera après sa mort en 1154, avec saint Véran, l'un des deux saints diocésains de l'Église de Vence. On lui prête des dons de guérisseur qui firent sa renommée auprès des malades qui demandaient son intercession. Plusieurs lieux de culte lui seront voués en Basse-Provence, de Nice (anse et port Saint-Lambert au pied du château) à Marseille, en passant par Vence (reliques), Grasse (trptyque attribué à Bréa, avec Honorat et Vincent de Lérins), Fréjus (ruines sur mausolée romain), etc.

À Vidauban aussi, la dédicace à saint Lambert de la petite église d'Astros n'est pas fortuite mais délibérément intentionnelle. Elle abrite en effet, entretient, contrôle et exploite le captage d'une source mitoyenne, déversant une eau réputée guérisseuse (*medicis aquis* de l'inscription), pour ne pas dire "miraculeuse" par effet de la puissance divine. La tradition locale rapporte



**Fig. 4 – Ex-voto de guérison à saint Lambert (dans l'église)**

qu'on se rendait à Saint-Lambert d'Astros pour y traiter principalement les affections cutanées entre bains et oraisons. L'action thérapeutique de l'eau (froide) de la source sur les dermatoses n'est pas contestée ; à preuve, plusieurs ex-voto de guérison – pour la plupart du XIX<sup>e</sup> siècle – encore accrochés aux murs de la chapelle présidée par une statue du saint évêque derrière l'autel (fig. 4). Une analyse inorganique des éléments-traces de cette eau salubre permettrait de déceler les agents actifs à vertu curative. Elle reste à faire.

L'église « neuve », précise l'inscription, est édiflée sur les ruines d'une précédente, anciennement écroulée (*collapsa*). Celle-ci a un passé médiéval, mieux connu depuis les études de Durbec (1959 et 1963), et de Sigal (1965). C'était une fondation de l'ordre du Temple, dépendante de la commanderie de *Ruou* (à Villecroze, au nord-ouest de Lorgues, proche de Salernes), citée une première fois en 1157. Le temporel de la *Domus de Rua* se constitue principalement dans le diocèse de Fréjus entre 1190 et 1253 par donations et acquisitions. Sur le Val d'Argens, elle s'établit à Montfort (1207), Le Cannet (1252), Vidauban (1212, 1215 “*ultra Argencium*”, 1237, 1252), Les Arcs (1205), Palayson et Roquebrune (av. 1249).

Après 1312, la commanderie passe, comme tant d'autres, aux mains des Hospitaliers qui la délaissent en 1338. Elle est complètement détruite (*totaliter destructa*) en 1360, à l'exception de l'église *B. Mariae*, bel édifice roman encore visible. Le siège est transféré à Montfort (1414), puis à Marseille où l'on perd sa trace après 1460. Lors de leur installation sur l'île de Malte en 1530, les Hospitaliers deviennent les chevaliers de Malte. Une commanderie occupe Astros en 1631.

À Vidauban, la bastide d'Astros est nommée une première fois en 1237 comme propriété du Temple. L'église Saint-Lambert apparaît dans un acte d'échange de 1252 avec son vis-à-vis, Saint-Pierre d'Entraigues (*ecclesia de Interaquis*, rive droite du fleuve), au Temple également. L'acte est confirmé par le *Rotulus decimae* de 1274 pour la *Domus Rue militie Templi*. L'existence du petit sanctuaire est bien attestée depuis le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Dans son état de 1691, il est abattu à ras de terre. Pourtant la source voisine bienfaisante ne cesse pas de couler. On verra que sa vénération a des attaches autrement plus lointaines.

Un siècle après sa reconstruction, l'église Saint-Lambert d'Astros qui n'a subi aucun outrage de la Révolution est vendue comme bien national en 1796. Les nouveaux occupants du domaine seront respectueux du lieu saint dont ils feront leur chapelle funéraire au siècle suivant tout en maintenant l'accès à la source pour son rôle médicinal. Elle reste en bon état et bien entretenue<sup>3</sup>.

Les dispositions architecturales, tant externes qu'internes, sont inchangées depuis 1691, mais on doit aussi prendre à la lettre l'indication ponctuelle et particulièrement bienvenue dans ce cas de la dédicace du frère Anselme de Cays : le “*sacellum*” neuf est bâti “*a fundamentis*”, sur les fondations de l'édifice en ruine du XIII<sup>e</sup> siècle. En principe, il en reproduit exactement le plan d'origine, ce qui peut être vérifié sur place par un examen attentif.

<sup>3</sup> L'édifice est inscrit à l'Inventaire des monuments historiques ainsi que les autres corps de bâtiments anciens du vaste domaine d'Astros.

Premier sujet d'étonnement, le sanctuaire n'est pas régulièrement orienté ; Son axe NO-SE n'est pas canonique mais inversé, avec un chœur et un autel (unique) placés au nord-ouest du bâtiment (N-36°-O). À l'opposé, la porte s'ouvre vers le soleil levant<sup>4</sup>.

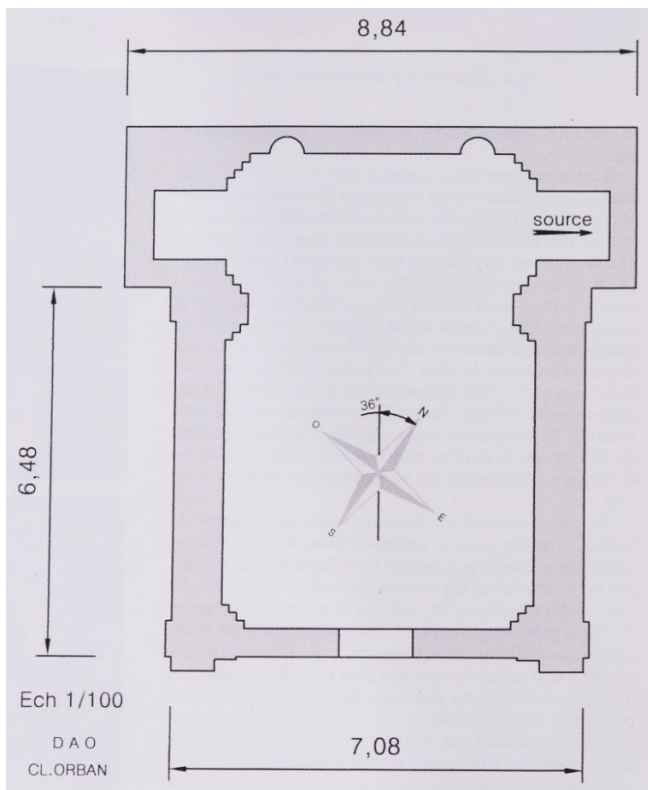


Fig. 5 – Plan de l'église Saint-Lambert d'Astros

Le plan n'est pas cruciforme comme on aurait pu s'y attendre, mais en tau, le chevet plat rectiligne, plus large que la nef, formant la barre du T (fig. 5). Il n'y a pas d'abside ni d'autel secondaire ; le dépassement latéral du chevet, formant exèdre de chaque côté, servait à gauche de sacristie, de la taille d'un placard (1,20 m), à droite, de passage pour accéder à la source par un étroit escalier de pierre (0,50 m), 2 m plus bas, passage aujourd'hui muré. Désormais en crypte, la source a été réaménagée à l'époque moderne. Elle se déverse à faible débit dans un bassin maçonné, de la taille d'une baignoire (0,65 x 1,70 m) profonde d'environ 0,70 m, accostée de deux banquettes latérales.

Le griffon de la source, primitivement à l'air libre à l'état naturel, se trouve maintenant à six pieds sous terre (fig. 6) après captage réalisé, on va le voir, à une époque reculée.

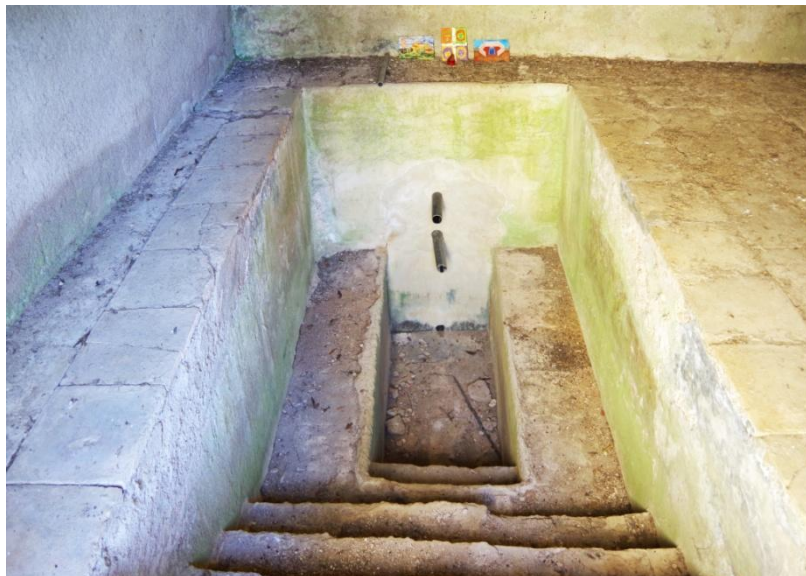


Fig.6 – Bassin de la source adossé à l'église

4 M. d'Agay a fait la même remarque à propos de la chapelle Saint-Pierre du Muy, à quelques km de Vidauban et au bord de la voie romaine (détruite avant 1920) : « Ces détails de construction sont des signes certains de la haute antiquité de ce petit monument et de sa transformation de temple payen en église chrétienne ». Cf. *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan*, XXXIX, 1933, p. 6.

Deuxième sujet d'étonnement, très instructif, les cotes relevées avec précision sur le plan par les architectes chargés de mission (G. Baudin et C. de Villeneuve) révèlent en largeur des mesures qui s'expriment avec exactitude en nombres entiers de pieds romains (0, 295 m) : pour le chevet, 8, 84 m, soit au centimètre près, 30 pieds (8, 85 m) ; pour la nef en retrait de 2 x 3 p. r., par soustraction, 7, 08 m ou 24 pieds. Ces dimensions ne doivent rien au hasard ; la première construction du XIII<sup>e</sup> siècle repose en partie sur des bases antiques. Le plan n'est pas celui d'une construction "romane" ; c'est rigoureusement celui d'un *fanum* gallo-romain. Sur l'axe de la nef, on note une mesure intéressante. Sa longueur externe adaptée à la reconstruction du XVII<sup>e</sup> siècle est de 6, 48 m, convertibles en 20 pieds de roi de 0, 324 m. L'intérieur est un carré parfait de 5, 35 m de côté.

Ce que l'on considère à juste titre comme le chœur de l'église, avec son autel au centre et deux niches de statues symétriques dans l'épaisseur du mur d'arrière-chœur, n'est pas sans rappeler la tripartition symbolique et usuelle du plan basilical antique. Et, puisque le sanctuaire présumé d'origine gallo-romaine abrite une source bénéfique et sacrée, il sera judicieux de le comparer aux édifices de même vocation à la même époque que sont les salles froides des thermes (*balneum* ou *piscina*). De multiples exemples montrent, comme à Fréjus (fig. 7), un plan trichore annoncé ou surmonté sur un petit côté de trois absides internes réservées aux statues des divinités tutélaires. C'est, par définition, la scénographie usuelle et classique d'un nymphée<sup>5</sup>. On soupçonne une telle disposition architecturale pour le sanctuaire anachronique de Saint-Lambert, de culture latine avant d'être christianisé. Mais ce n'est pas tout.

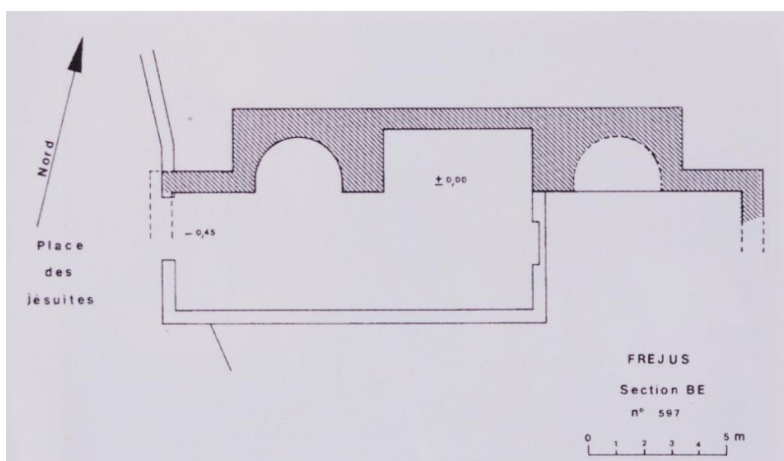


Fig. 7 – Plan du nymphée de Fréjus

Orientation contrariée, dimensions exactes en pieds romains, alignements rectangulaires sans abside, peuvent suffire à identifier un monument qui ne doit rien aux conventions architecturales de l'époque romane. De plus, l'antiquité de la construction a été démontrée de manière irréfutable par les restes retrouvés, au niveau du bassin de la source, de la fontaine romaine (*fons*)<sup>6</sup>.

Il s'agit de deux blocs séparés de calcaire froid appartenant à la façade du même ensemble monumental, celui qui encadrerait la bouche d'eau (fig. 8 et 9). Ils présentent les arêtes à l'équerre du sommet et des deux côtés séparés par une lacune centrale de 20 à 30 cm. Les fragments conservés ont une hauteur de 40 cm à gauche, et de 60 cm à droite ; le revers dégrossi se mesure autour de 30 cm d'épaisseur. La partie médiane fracturée s'élargit vers le bas ; on peut supposer que c'était l'ouverture d'une niche de moindre épaisseur et moins

5 *Atlas topographique, 2-Fréjus*, 2000, p. 179-180 et fig. 728, p. 403.

6 Inconnus de la *Carte archéologique*, 83-2, 1999 ainsi que du *Nouvel Espérandieu*, IV-Fréjus, 2013.

résistante, autour de la bouche d'eau. L'orifice de la tubulure devait être entouré d'un mascarón mais il n'en reste rien. La fracture s'est produite logiquement sur le creux affaibli de la fontaine.



Fig.8 – Bloc sculpté provenant du fronton antique

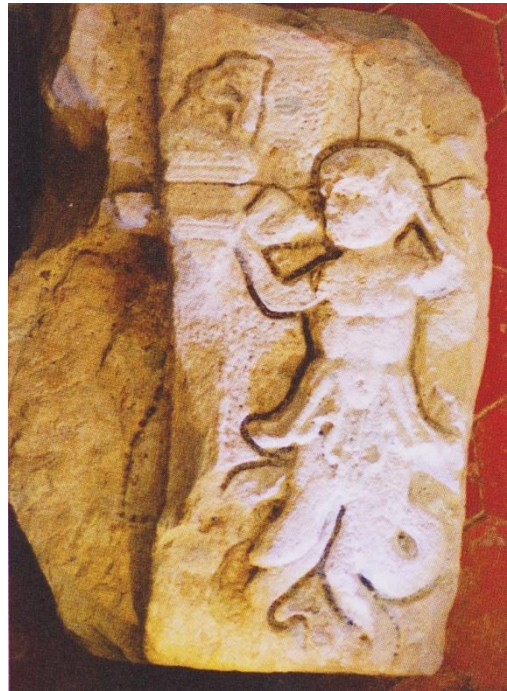


Fig. 9 – Bloc sculpté représentant un triton provenant du fronton antique

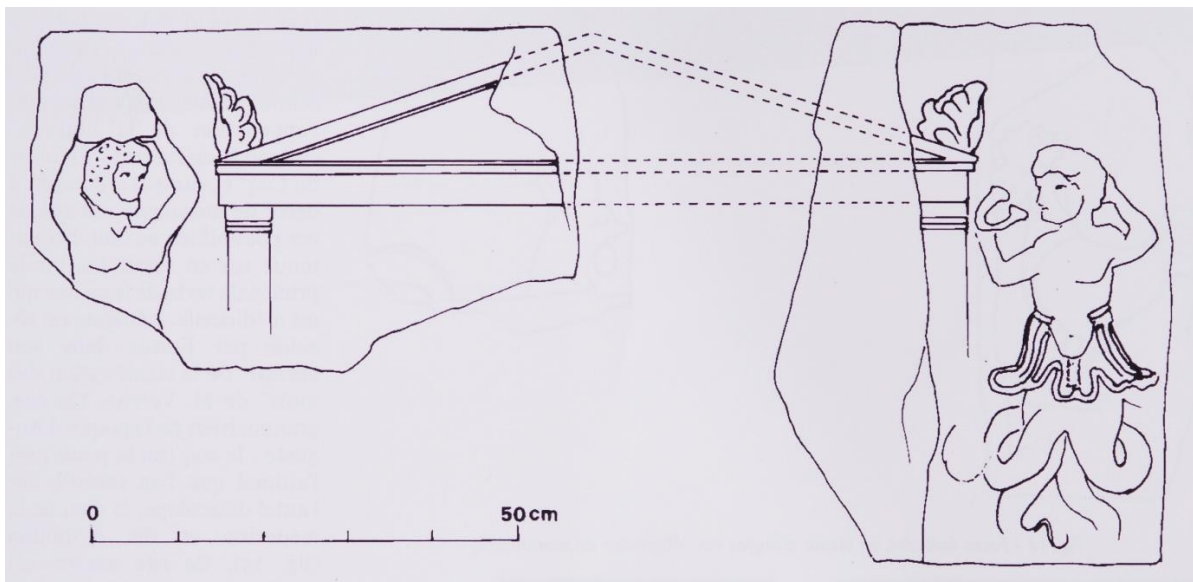


Fig. 10 – Restitution graphique de la façade frontale de la fontaine, éléments conservés sur les limites supérieures du monument

Il nous manque aussi une inscription qui la désignerait sous un vocable approprié, celui d'une divinité tutélaire. Mais il reste une partie du décor sculpté en bas-relief, frontal et latéral, pour y suppléer.

Parties communes aux deux fragments, les angles similaires des extrémités symétriques d'un fronton triangulaire de temple classique sont chacun surmonté d'un acrotère identique (fig. 10).

Les mesures précises des angles rapprochés par construction théorique donnent en toute rigueur une restitution graphique en largeur de trois pieds romains (0, 885 m). Avec ses deux marges latérales, la façade de la fontaine mesurait 1, 34 m. Le fronton d'un dessin simplifié est soutenu par un semblant d'architrave et corniche reposant sur deux pilastres ou colonnes d'ordre toscan. C'est la représentation obligée d'un édifice cultuel (*aedes*) en adéquation avec la nature sacrée de la source qui en est issue.

Les figures sculptées en bas-relief de part et d'autre du cadre de la fontaine, de face et sur les côtés en retour, sont a priori énigmatiques et difficiles à expliquer. Pour ce faire, j'ai interrogé plusieurs anciens correspondants, historiens, historiens de l'art, hellénistes, latinistes, archéologues (souvent les mêmes) ; mais les réponses obtenues – banalités, lieux communs, voire inepties – ne m'ont été d'aucune utilité.

De face, à droite, est située la figure entière d'un Tritôn (fig. 9 et 10). Le petit monstre anguipède à buste humain et deux tentacules en guise de jambes, vêtu d'un pagne végétal (algues stylisées), est une divinité aquatique, fils de Poséidon-Neptune et d'Amphitrite de qui il tire son nom. Sa principale fonction à l'entrée des ports est de calmer les tempêtes en jouant du son d'une conque marine, comme à Fréjus sur le chenal d'accès au port<sup>7</sup>. Ici, son instrument n'est pas une conque mais un buccin recourbé. D'ailleurs, son milieu naturel ne se limite pas à la mer ; il hante tout élément liquide, avec les Nâïades et autres Nymphes : fleuves, rivières, fontaines, ruisseaux. La demeure du "grand Tritôn" n'est pas la mer mais un lac de Lybie, situé par Hérodote<sup>8</sup> en petite Syrte avec un fleuve du même nom, *Tritonis*. Suivant Hésiode<sup>9</sup>, Océan n'est que le plus grand des fleuves, et il en nomme 25 dont il est le père avec Téthys (338-346). On sait aussi que c'est Poséidon qui fait jaillir les sources d'un coup de son trident. Notre source représentée par Tritôn n'échappe pas à sa mythique généalogie.



Fig. 11 – Détail du "porteur d'offrande"

Côté gauche est figuré un personnage masculin amputé au niveau des hanches de ses membres inférieurs (fig. 8 et 10). Des deux bras, il maintient sur sa tête une masse informe modelée qui n'est pas une coiffure ni un panier que certains ont cru voir. C'est bien un porteur d'offrande, mais d'une nature toute particulière et sans équivalent dans l'iconographie pourtant très riche de l'Antiquité classique ; je la crois même unique.

Il faut aller chercher très loin, dans le récit mythique du voyage des Argonautes, un passage qui met en scène Euphamos, l'un des Argonautes, et le dieu Tritôn. La nef Argo s'est échouée « sur le sol consacré à Zeus Ammon [la Lybie], à l'embouchure du lac Tritôn ». Pindare<sup>10</sup> poursuit : « le dieu, revêtu d'une forme humaine, lui donna pour présent d'hospitalité une motte de terre (gaian)...Euphamos ne la refusa pas ; le héros sauta sur la grève, tendit sa main à la main du dieu et reçut la motte merveilleuse (bôlaka daimonian) »<sup>11</sup>. Le même mot, *bôlax*, se trouve aussi dans la version des Argonautes d'Apollonios de Rhodes (3, 1334).

7 Découvert en visite de chantier et signalé par moi-même en novembre 1983. Absent du LIMC, 1997, s. v. "Tritones", faute d'étude publiée. Ronde-bosse dont il reste la moitié inférieure privée de sa double queue.

Trop lourd et volumineux pour être placé en acrotère, il devait signaler l'entrée du port sur un haut monolithe.

8 *Histoires*, IV, 178-179.

9 *Théogonie*, 242, 367.

10 *Pythiques*, IV, 20-23, 37.

11 Traduction A. Puech, CUF, 1966.

Avec la citation de Pindare sur le geste accueillant du dieu qui offre un nouveau territoire (la Cyrénaïque) aux étrangers déroutés, on reconnaîtra sans ambiguïté une motte de terre sur la tête de notre personnage sculpté (fig. 11). La source est héraldiquement accompagnée, patronnée, consacrée par un Tritôn et le dieu Tritôn qui représentent l'élément liquide de nature divine en ce lieu campagnard qui n'est pas sur le rivage marin.

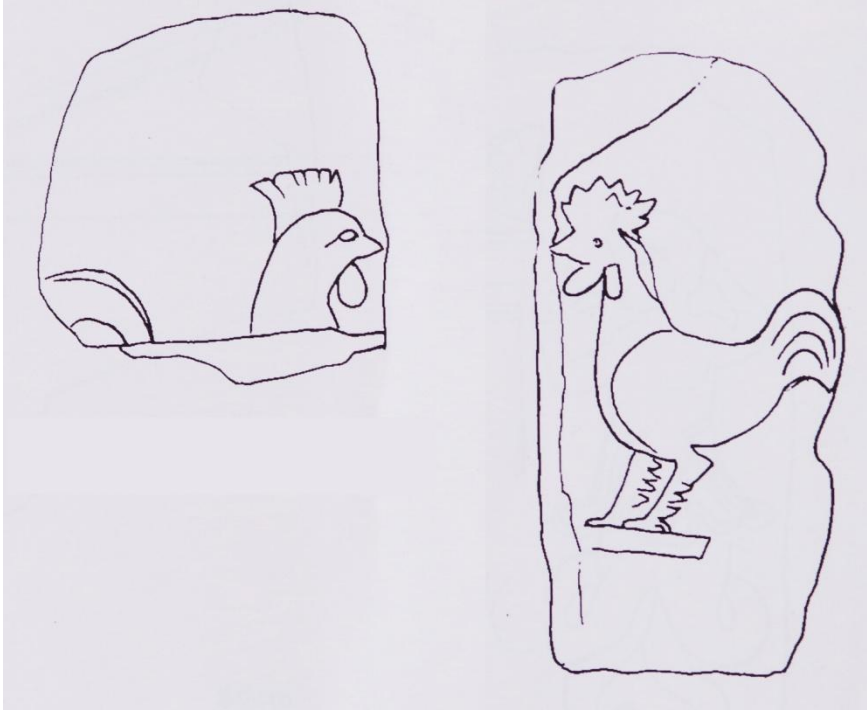


Fig. 12 – Faces latérales en retour d'angles sur l'épaisseur du monument



Fig. 13 et 14 – Blocs sculptés des faces latérales



Toute incertitude levée sur les figures de façade dans leur rôle éminemment aquifère, il faut encore tenter d'expliquer celles des petits côtés de la fontaine. À gauche un coq dont il ne reste que la tête (fig. 12 et 13) ; à droite, un coq entier (fig. 12 et 14). Curieuse cohabitation

sur le même monument de deux gallinacés avec deux monstres aquatiques, à première vue insensée. Le coq (*alektryon*, *gallus*) est d'abord dévolu à la fonction de guetteur ; c'est ensuite en Gaule (*Gallia*) l'animal fétiche des Gaulois (*Galli*) et il accompagne leur dieu Mercure ; c'est enfin un nom ou un surnom de personne (*Gallus*). Ce pourrait être l'appellation de la fontaine, comme il existe une "fontaine du Coq" (1 sur 40) à Pompéi, à décor de mosaïque. Aucune de ces possibilités ne doit être retenue car ce serait écarter la principale vertu de la source qui est médicinale. L'énigme est résolue par Festus dans son abrégé *De la signification des mots* de M. Verrius Flaccus, grammairien de l'époque d'Auguste : le coq (ou la poule) est l'animal que l'on sacrifie sur l'autel d'Esculape, le dieu de la médecine et fils d'Apollon (fig. 15). Ce rite ancien est confirmé, quatre siècles plus tard, par le récit que fait Platon de la mort de Socrate<sup>12</sup> : « Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Asklépios, n'oublie pas d'acquitter cette dette ».



**Fig. 15 – Le coq, animal que l'on sacrifie sur l'autel d'Esculape, le dieu de la médecine, fils d'Apollon**

Ainsi, la fontaine romaine de la source de Saint-Lambert affirme dès l'origine sa vocation thérapeutique, non démentie par la suite. La double protection du "grand Triton" et du fils d'Apollon, Esculape, maître incontesté du sanctuaire d'Épidaure, le plus célèbre de l'Antiquité pour les guérisons, en fait un lieu sacré. Il est aussi privilégié pour la fréquentation par sa situation à proximité de la première voie romaine tracée entre Aix et Fréjus. On peut regretter l'absence de dédicace qui lui donnerait possiblement une identité et un vocable particulier. Qu'il suffise, pour le moment, de se servir des cartes archéologiques par département pour y trouver d'autres sanctuaires de même type, voués aux Nymphes, à Salus, Valetudo, etc. Pour Esculape, Eva Sikora (1983) en a fait le tour, sans la source Saint-Lambert, encore inconnue à son époque.

C'est sans exagération qu'on peut conclure avec Servius, dans un commentaire à l'Énéide de Virgile (7,84), « *Nullus enim fons sacer* », car il n'est pas de source qui ne soit sacrée.

## REMERCIEMENTS

Cet article n'aurait pu être réalisé sans l'obligeant accueil de Bernard Maurel, ainsi que les contributions appréciables à titres divers de Fannie Lantrua, Claude Orban, Sylvestre Roucoule, Michel Roudillaud, Luc Thevenon, que je remercie personnellement.

<sup>12</sup> *Phaedon*, 223 c.

## Bibliographie

Archives départementales des Bouches-du-Rhône. Fonds de l'ordre du Temple et de l'ordre de Malte, séries B et H.

LAFLOTTE (Cdt) – 1921. Saint-Lambert d'Astros et les Moures, dans Promenades archéologiques varoises. *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan*, XXXIII, Draguignan, 1921.

CLOUZOT – 1923. *Pouillés des provinces d'Aix, Arles et Embrun*, Paris.

DURBEC (J.-A.) – 1959. Les Templiers en Provence, *Provence historique*, IX.

DURBEC (J.-A.) – 1963. Les Templiers dans les diocèses de Fréjus, Toulon et Riez. *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan*, n.s., VIII, Draguignan.

SIGAL (P.-A.) – 1965. Une seigneurie ecclésiastique en Provence orientale au Moyen Âge : La commanderie de Ruou, *Provence historique*, XV.

TROUCHE (F.) – *Éphémérides des saints de Provence*, s. d., Rééd. Raphèle-les-Arles, 1922.

SHEID (J.) – 2007-2008. Le culte des eaux et des sources dans le monde romain. *Annuaire du Collège de France*, 108<sup>e</sup> année, Paris.

SIKORA (E.) – 1983. Le culte d'Esculape en Gaule, I, *Revue archéologique du Centre de la France*, 22, 3.

LIMC (*Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*), VIII, 1 : ICARD-GIANOLIO (N.). Tritones, s. v., Zurich, 1997.

## Annexes

### Pline à Romanus<sup>13</sup>

« N'avez-vous jamais vu la source du Clitumne ? Je ne le crois pas, car vous m'en auriez parlé. Voyez-la donc. Je viens de la visiter, et je regrette d'y avoir songé si tard.

*Du pied d'une petite colline, chargée d'un bois de cyprès fort touffu, jaillit une fontaine dont les eaux se font jour par plusieurs veines inégales, et forment ensuite un grand bassin, si pur et si clair, que l'on peut compter les pièces de monnaie que l'on y jette, et les cailloux que l'on y voit reluire. De là elle se précipite, moins par la pente qu'elle trouve que par sa propre abondance et par son propre poids. À peine est-elle sortie de sa source qu'elle rencontre un fort grand fleuve qui porte bateau, et où se croisent sans obstacle les navires qui montent et ceux qui descendent.*

[...] *Près de là, est un temple antique et respecté. Le dieu du fleuve y paraît couvert et orné de la prétexte. C'est un dieu secourable, et qui même prédit l'avenir : il est entouré de l'appareil des oracles. Les environs du temple offrent une foule de chapelles ; chacune a son dieu, son culte et son nom particulier. Quelques unes même ont leurs fontaines, car, outre la principale, et qui est comme la mère des autres, il s'en trouve encore plusieurs dont la source est différente, mais qui se perdent dans le fleuve. On le passe sur un pont qui sépare les lieux sacrés des lieux profanes.*

[...] *Tout vous charmera dans ce lieu. Vous pourriez même vous y occuper utilement à lire les inscriptions tracées de tous côtés et par tout le monde sur les colonnes, sur les murs, à l'honneur de la source et du lieu qui y préside. Vous applaudirez aux unes, vous vous moquerez des autres ; ou plutôt, je connais votre bonté, vous ne vous moquerez d'aucune. Adieu ».*

13 Pline le Jeune, *Epistolae*, VIII, 8. Fin du I<sup>er</sup> siècle. Traduction de Sacy, 1828.

Le Clitumnus est une rivière de la côte adriatique en Ombrie. Stace, *Silvae*, I, 4.

## Salus Umeritana

Un certain L. Pompeius Cornelianus a offert un ouvrage d'orfèvrerie en argent rehaussé d'or à la source déifiée de SALVS VMERITANA, inconnue par ailleurs<sup>14</sup>. C'est un disque historié de reliefs en repoussé ; la scénographie est clairement didactique pour illustrer la fréquentation culturelle d'une aire sacrée (fig. 16). Le paysage est montagneux et boisé. Au sommet, la déesse allongée tient une urne renversée d'où s'écoule l'eau salubre, retenue ensuite dans un bassin à ciel ouvert. Un *sacerdos* en toge, un convers, un berger font des libations sur trois autels ; un serviteur présente une coupe à un vieillard assis ; au-dessus d'un attelage, un autre verse le contenu d'une amphore dans une barrique. L'eau curative de *Salus* vénérée est sacrée, consommée, transportée.



**Fig. 16 – Probable ex-voto de guérison. Cet objet précieux a été trouvé en Espagne, près de Santander (Cantabrique)**

(Arch. Zeitung, n. s., 1873. Coll. privée ; doc. CDF)

14 Umerita (umerus = épaule, flanc de coteau) pourrait être le nom d'une colline vouée à Salus (la santé personnifiée) comme à Rome la Collina Salutaris au Quirinal.

